

Donatien Moïsdon

Amours, délices et... larmes



Donatien Moisdon

**Amours, délices et...
larmes**

Tome I



Nouvelles

Chaque fois que je me sentais mal, je m'apprêtais à accepter ma défaite comme un soldat qui a bien combattu, ou encore comme ce grand cerf que j'avais vu mourir dans ma jeunesse et dont le souvenir ne m'a jamais quitté.

Il était couché près d'un arbre sur les feuilles brunes et humides de l'été précédent. Ses yeux, mangés par les insectes, n'étaient plus que des trous noirâtres où s'accumulaient les croûtes et le pus. Son museau était devenu un amas informe de sang et de terre pour avoir, des semaines durant, essayé d'arracher des racines. Il n'avait plus, comme on dit, que la peau et les os, seulement cette peau était percée aux épaules et aux hanches par de gros moignons blanchâtres, rougeâtres et semés de poils.

Ce cerf n'était pas vieux, mais l'hiver avait été précoce cette année-là, et certains animaux expiaient dans des souffrances inouïes cet imprévu changement des conditions météorologiques. Je savais que, même si on lui avait offert à manger, il n'aurait pu le faire, car, ayant absorbé de grandes quantités de terre, il souffrait également d'occlusion intestinale et aurait continué à mourir devant un panier de pommes. Cela faisait des jours qu'il était là, respirant faiblement, étendant parfois une patte tremblante et la ramenant lentement comme un ressort faibli. Qu'avait fait cette belle et noble bête pour mériter une telle agonie ? La vie est donc un si grand crime ?

Je revins au chalet où nous étions alors, et pressai le garde-chasse d'aller loger une balle dans la tête de l'animal, puis les yeux voilés de larmes, je contemplai la ligne rigide et sombre des sapins, me demandant avec effroi ce qui me préservait, moi, de l'horreur générale, et ce qu'il me faudrait endurer vers la fin.

DERNIÈRE LETTRE

Atlanta, le 24 juillet 2004

Chère Olivia,

Comment vas-tu ? Mais je t'entends déjà dire : "Non, non, comment vas-tu toi ?", car tu sais que je suis toujours hospitalisé. Comme je te le disais hier soir au téléphone, rien de grave et je ne voudrais certainement pas que tu prennes l'avion de Paris pour Atlanta, car tout va bien et je suis en fort bonnes mains.

La vraie raison cependant, celle pour laquelle je ne veux pas que tu fasses ce voyage, c'est que je vais te quitter. Voilà, je l'ai dit et ce n'était pas facile.

L'autre femme ? Oui, effectivement, il y en a une... mais je ne te quitte pas pour elle : je te quitte pour moi-même ; je te quitte pour la mort. Dès qu'on me laissera partir de cet hôpital, dès que je ne courrai plus le risque d'embarrasser qui que ce soit, je m'injecterai une dose mortelle de substance agréable... pas difficile à trouver par ici, me suis-je laissé dire.

Belle journée : ciel clair et bleu, pas de vent. Les Hammond viennent de partir. Ils m'ont apporté des fleurs. Quel vieux couple sympathique ! Ils possèdent une ferme près de Parry Sound, en face du lac du Fer à Cheval. Ils veulent que j'aille les y rejoindre dès que je pourrai me déplacer. J'y passerai deux semaines. Ce n'est pas une vraie ferme. C'en était une, il y a bien longtemps, mais maintenant c'est une résidence de vacances. J'ai accepté leur invitation : une convalescence chez eux sera l'idéal.

Tom Hammond a pris sa retraite il y a quinze ans. Il était dans la police et avait, paraît-il, atteint un grade assez élevé. Il a l'esprit vif, plein d'humour, et sa façon de jouer au bridge est à la fois inénarrable et inimitable. Il se croit au poker, et pour déstabiliser l'adversaire, met en avant des annonces impossibles à tenir, annonces qui font le désespoir de son partenaire. Je suis impatient d'aller le retrouver. Je me vois déjà, allongé sous un arbre, lisant un roman ou regardant leur chien s'ébrouer sur la berge après être allé chercher un bout de bois lancé dans le lac. J'imagine les déjeuners paresseux et interminables autour du barbecue.

Le mois d'octobre est la meilleure époque de l'année pour ce genre de visite. Tout est calme à ce moment-là ; calme et malgré tout vivifiant. Les enfants sont à l'école ; les moustiques et les moucheron sont morts, non sans avoir pondu des générations de nuages infernaux pour l'année suivante.

Des altos de rouges, de vibrants sopranos d'ors enchantent nos sens et nous introduisent dans un monde de rêve ; de longs murs d'érables roussis rugissent comme des orgues près du ruban gris-bleu, déserté, de la route. Des incendies de jaune vif explosent en face du vert sombre des sapins ou déclinent graduellement comme des braises agonisantes.

Pour Jean Nassivet, les Ringer étaient des dieux, et les serviteurs étaient leurs prêtres. Les dieux savent tout et ont toujours raison. Au petit déjeuner (à l'anglaise), Mme de Ringer se servait d'un service à poisson pour manger ses œufs au bacon. Elle déclarait hautement que le vin de Bourgogne ne se buvait qu'avec le gibier et qu'elle préférait la mayonnaise industrielle du supermarché à celle, traditionnelle, montée par son cuisinier. Personne n'osait la contredire, et moins que quiconque son mari qui avait décidé depuis longtemps d'intégrer la congrégation, même si cela voulait dire qu'il péchait par action et par omission dès qu'elle avait le dos tourné.

Comme tant de femmes riches et oisives, Mme de Ringer était gâtée, puérile, capricieuse, illogique, têtue et rancunière, mais elle avait tout de même assez d'intelligence pour se rendre compte que la seule personne sur qui elle pouvait compter sans détour, c'était Jean, son maître d'hôtel. Il était le seul à ne pas la détester ou à ne pas rire d'elle derrière son dos ; le seul à jouer le jeu complètement. Il en était venu à consacrer sa vie à plaire à sa maîtresse et à anticiper ses moindres désirs. Il avait trouvé sa voie, accompli sa destinée comme le soldat, fidèle aux idéaux de son armée, ou encore le contemplatif se sublimant dans l'anonymat monastique.

PRISONNIER DE GUERRE

En 1938, Bernard avait épousé Marguerite parce qu'il la désirait et parce qu'elle était la fille du patron. Quand on est simple menuisier dans une grande entreprise, cette différence sociale peut donner l'impression de n'être, au mieux, qu'un *ver de terre amoureux d'une étoile*... mais, au début, ce n'était pas de l'amour : un fantasme seulement, le rêve apparemment impossible d'un grand adolescent... car Bernard, après tout, n'avait que dix-neuf ans à cette époque.

Beaucoup plus beau, beaucoup plus attirant qu'il ne le pensait lui-même, moins enclin que ses camarades à hurler des remarques stupides, à se saouler ou à ricaner comme un demeuré, il attira effectivement les regards de la demoiselle, trouva le courage de lui demander un rendez-vous, et onze mois plus tard il l'épousait.

Pour Bernard ce fut le temps des découvertes : vivre dans une maison confortable (prêtée par ses beaux-parents), posséder une voiture, un compte en banque, de l'argent dans son porte-monnaie... Il découvrit les soirées entre gens qui parlent d'autre chose que de leur boulot, de farces grossières, de cuites mémorables ou de matchs de foot.

.../...

Marguerite, malgré tout, avait éveillé en lui le goût des relations sexuelles régulières, enthousiastes et constamment renouvelées au moyen d'audaces, d'exhibitionnisme et de fantasmes librement confessés et échangés. Il avait eu du mal à la satisfaire pleinement quand elle était en vie, mais maintenant elle lui manquait douloureusement. Quand il allait au cinéma et qu'il voyait des couples s'embrasser sur l'écran, cela lui faisait tellement mal qu'il en gémissait. Il se cachait la tête dans les mains et quittait la salle. Il cessa d'y aller...

Lorsqu'il faisait beau, il souffrait à la vue de jeunes femmes légèrement vêtues, ou de ce qui passait pour tel à cette époque. Il se surprit à regarder subrepticement sous la jupe d'une écolière qui s'était accroupie pour renouer le lacet d'une chaussure. "Mais qu'est-ce que j'ai ?" se demandait-il, "Suis-je déjà en train de devenir un vieux vicelard, à mon âge ?"

Retrouver du travail ne fut pas trop difficile et contribua à meubler son esprit, mais les soirées et les nuits solitaires se transformèrent rapidement en véritable torture. Il commençait à comprendre pourquoi des ouvriers moins économes que lui pouvaient aller dépenser leur argent au café... Le café, cependant, ne l'attirait guère. Les soirées bruyantes passées entre hommes à jouer à la belote et boire de la bière ou de la piquette, en riant et en parlant de plus en plus fort, présentaient un contraste trop douloureux avec les dîners et les conversations sous la tonnelle, les amis savourant un digestif ou une tasse de thé servis par la bonne,

les parties de tennis, les promenades en mer... Même les pénibles hésitations pianistiques de Marguerite tintinnabulant durant ses leçons de piano, lui paraissaient maintenant empreintes d'une poésie mystérieuse appartenant à un monde quasi imaginaire, et qu'il ne reverrait jamais.

LES CHIENS

“Les chiens sont des créatures dégueulasses. Ils ont des puces, ils rentrent dans la maison avec des pattes pleines de boue, ils reniflent les visiteurs là où ils ne le devraient pas. Au printemps les mâles s'échappent et les femelles se retrouvent enceintes. Ils coûtent une fortune en nourriture, vaccins et maladie, et quand on part en vacances, il faut les mettre dans un chenil. Nous n'aurons jamais, jamais de chien, point final. C'est même pas la peine d'en discuter.”

Tous les six mois environ, entre les âges de sept et quatorze ans, j'entendais le même sermon, presque mot pour mot, car tous les six mois (environ) j'essayais de persuader ma mère d'adopter un chien. Comme cette conversation avait lieu à table, mon père baissait la tête au-dessus de son assiette et prétendait que sa soupe ou son gratin dauphinois étaient si fascinants qu'il n'avait rien entendu.

“Avais-tu un chien, Papa ?” lui demandais-je après coup, espérant le mettre de mon côté.

“Non. J'aurais bien aimé pourtant ; mais nous étions neuf dans une toute petite maison et mes parents ne voulaient pas d'un chien en plus.”

“Aimerais-tu en avoir un maintenant ?”

“Oui, bien sûr, mais ce n’est pas la peine d’embêter ta mère avec ça. Quand tu seras grand et que tu auras une maison bien à toi, tu feras ce que tu voudras.” Et il ajoutait avec un clin d’œil : “Mais prends-en un avant de te marier. On ne sait jamais”

En retrouvant *La Flambée*, j'évitai soigneusement la terrasse du trottoir et me réfugiai dans le jardin de l'hôtel où il y avait des tables de pique-nique, et où le chef s'apprêtait à organiser un barbecue. Assis sur un banc, je rêvassais, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, quand, sentant une présence, je relevai la tête. Daniella était devant moi.

J'eus du mal à la reconnaître. Le cadre supérieur impeccable s'était transformé en femme ordinaire et se présentait en blue-jean et chemisette jaune clair, sur laquelle étaient dessinés, en mauve et brun, des avions du début du vingtième siècle. Son visage, sans aucun fard, sans même un discret rouge à lèvres, avait l'air frais et naturel ; d'une part un peu vieilli peut-être, avec des pattes d'oies rieuses aux coins des yeux, mais d'autre part, très rajeuni aussi, car plus décontracté, plus innocent et vulnérable... avant tout, plus sensuel.

Je n'étais absolument pas préparé à la vague de désir qui me submergea. Je me levai en balbutiant un bonjour. Elle me serra la main. Au moment où j'appréciais la douceur de ses doigts sur les miens, je captai son parfum, la chaleur de son corps et la fraîcheur troublante de son haleine. J'avais anticipé un après-midi agréable avec une charmante collègue : rien de plus ; mais voilà que maintenant, genoux tremblant d'émotion, je n'avais qu'une envie : la prendre dans mes bras.

.../...

Nous nous rhabillâmes sans dire un mot et descendîmes à la salle à manger où nous commandâmes un plat unique d'entrecôte et salade. Le serveur, qui nous avait recommandé les spécialités de la maison, eut l'air déçu. Après le dîner, nous sortîmes et, l'habitude aidant, nous nous dirigeâmes à nouveau vers notre rivière et notre moulin à eau, mais cette fois, n'étant éperonnés par aucun emploi du temps, nous continuâmes et nous prîmes un sentier qui ondulait entre les arbres. Au fur et à mesure que nous nous éloignions de la route, la conversation devenait plus facile. Encore une centaine de mètres, et sous le murmure soporifique des peupliers, nous pouvions, sans effort, nous-mêmes, murmurer.

Ce fut bientôt l'heure des confessions. Daniella n'avait pas tout à fait mes problèmes, mais si elle avait pu recommencer sa vie, elle aurait pris une autre direction... Insensiblement, nous en vînmes à décrire tout ce que nous aurions aimé faire, mais que nous n'avions jamais fait ; ou plutôt que nous n'avions jamais eu le loisir d'essayer. Nous commençâmes, elle et moi, de faire l'amour avec des mots et avec notre esprit. Mon cœur s'affolait comme celui d'un adolescent qui explore le corps d'une jeune fille pour la première fois. Nos âmes se mirent toutes nues l'une devant l'autre, nous laissant, souffle court, ivres d'avoir tant absorbé de sincérité... d'honnêteté.

La première fois qu'il tomba sur mes ciseaux, il les prit d'un air nonchalant et se mit à nettoyer ses ongles en se promenant dans la maison. Quelques heures plus tard, ils me piquèrent les fesses alors que je m'asseyais dans un fauteuil ; et bientôt ils errèrent comme une tribu nomade, adoptant des résidences temporaires sur l'évier de la cuisine, la télé du salon ou la table en plastique du jardin.

Je devins si inquiète pour leur survie que je les cachai dans mon écrin à bijoux. Une trêve s'ensuivit. Comment Reordan se débrouilla pour se faire les ongles, reste un mystère que je n'ai point envie d'élucider. Il a ses propres ciseaux, bien entendu, mais comme pour la plupart de ses affaires personnelles, il n'a aucune idée de l'endroit où ils se trouvent. Il perd ainsi un temps considérable à chercher ceci ou cela. Ses clefs de voiture et son portefeuille sont les deux articles qui lui donnent le plus de fil à retordre. En hiver, les choses empirent, car il faut y ajouter gants, écharpe et chapeau. Pendant qu'il s'apprête à partir au travail, j'ai souvent envie de mettre *Le Vol du Bourdon* sur le lecteur CD, tant il se précipite inutilement d'une pièce à l'autre en maugréant. Il disparaît enfin et je l'entends qui descend les marches du perron. Je compte jusqu'à dix et je rouvre la porte. Il est revenu ; il est là, pantelant, ayant oublié son porte-document, son sandwich ou son billet de train saisonnier.

East Hampton en hiver... pas très folichon, mais bien adapté aux circonstances du moment : maisons immenses, presque châteaux, mais châteaux de bois dont les sombres silhouettes éléphantiques se suivent en caravane le long des dunes ; arbustes squelettiques, végétation pélagienne vert pâle et bien décidée à survivre, grandes étendues de sable maculées de varech, et sur lesquelles viennent s'échouer des limules cauchemardesques ; mer grise ou brune, moutonneuse, agressive ; miaulements du vent dans les toits, les abris de piscine ou les fils électriques, voix spectrales à vous donner la chair de poule ; une grande beauté sauvage tout de même, un vigoureux nettoyage de l'âme et des poumons.

Table des Matières

Titres	Page
La chrysalide	9
Animaux 2050	39
Nouvelle recrue	45
Dernière lettre	57
En chair et en os	63
Majordome	77
Prisonnier de guerre	85
Les chiens	101
La flambée	109
Brevet des collègues	121
Conte de Noël	127

Titre courant

Achévé d'imprimer en mai 2013
par SoBook

Dépôt légal : Mai 2013

